

Johan Heilbron

Centre de Sociologie Européenne, Paris, et Université d'Utrecht

## ECHANGES CULTURELS TRANSNATIONAUX ET MONDIALISATION : QUELQUES REFLEXIONS\*

*Cet article a pour objet d'analyser les processus de mondialisation culturelle. Il rappelle d'abord la genèse des systèmes culturels nationaux et l'évolution des échanges translocaux et transnationaux. Une telle perspective historique, trop souvent absente des débats actuels, montre que la mondialisation culturelle représente une phase nouvelle dans un processus de longue durée. Au cours du XX<sup>ème</sup> siècle un système culturel mondial s'est progressivement constitué, système fondé sur des structures nationales similaires et dont la structure et le fonctionnement sont analysés dans la deuxième partie de l'article. Une des propriétés primordiales de ce système culturel transnational concerne la variation dans l'importance des échanges transnationaux selon les pays. Pour comprendre cette variabilité un modèle est proposé à deux dimensions : le degré de centralité dans le système mondial et la taille du système national.*

Les processus de mondialisation culturelle, qui sont l'objet d'un débat souvent passionné, représentent un thème relativement récent dans les sciences sociales<sup>1</sup>. Les recherches empiriques sont encore peu nombreuses et la séparation institutionnelle entre les sciences de la culture et l'étude des relations internationales en constitue un obstacle. Pour les chercheurs en sciences de la culture, la culture nationale forme un cadre qui va

plus ou moins de soi, alors que les études de relations internationales concernent les relations politiques et économiques entre États. On s'est ainsi peu intéressé à la dynamique des échanges culturels transnationaux. De même, pour ce qui est de l'approche théorique, les deux groupes de spécialistes n'ont que peu de choses en commun. L'orientation essentiellement interprétative que l'on rencontre dans les sciences de la culture s'oppose à la tradition « réaliste » dominante dans l'étude des relations internationales. La « mondialisation culturelle » demeure à ce jour une expression composée quelque peu embarrassante réunissant des termes rattachés à des traditions intellectuelles divergentes.

La présente contribution explore trois facettes que revêtent les processus de mondialisation culturelle. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur l'évolution sur longue période. En tant que tels, les échanges culturels qui sortent du cadre régional ou national ne constituent en rien un phénomène nouveau ; par contre, leur caractère et leur portée se sont peu à peu modifiés. Sous ce jour, la mondialisation constitue une nouvelle phase dans un processus de longue durée. En deuxième lieu, nous nous intéresserons à la dynamique du système culturel mondial qui s'est constitué dans le courant du XX<sup>ème</sup> siècle. Enfin, nous analysons les positions différentes qu'occupent les pays dans l'espace mondial. Comme l'importance des échanges transnationaux varie d'un pays à l'autre, il s'agira de rendre compte d'une telle variation.

### SÉCULARISATION ET FORMATION DES ÉTATS-NATIONS

Les tendances récentes de la mondialisation culturelle constituent un élément - et en un certain sens, une nouvelle phase - d'une évolution étalée dans le temps. Considérée dans la longue durée, la mondialisation se

\* Je remercie Kees Bruin, Bernard Convert, Gisèle Sapiro, Bert Schijf Abram de Swaan, Geert de Vries et Nico Wilterdink, qui ont bien voulu commenter une version antérieure de ce texte, qui a été d'abord rédigé en néerlandais et traduit par Daniel Cunin avec Matthijs Engelberts, grâce à une subvention de l'Académie Néerlandaise des Sciences (KNAW).

1 Voir par exemple Mike Featherstone (éd.), *Global Culture : Nationalism, Globalization and Modernity*, London, Sage, 1990 ; M. Albrow, E. King (eds), *Globalization, Knowledge and Society*, London, Sage, 1990 ; Anthony D. King (ed.), *Culture, Globalization and the World-System*, London, MacMillan, 1991 ; Frederick Buell, *National Culture and the New Global System*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1994 ; Arjun Appadurai, *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 1996 ; Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris : Seuil, 1999 ; Raymonde Moulin, *Le marché de l'art : mondialisation et nouvelles technologies*, Paris : Flammarion, 2000.

rattache à l'expansion européenne et à l'apparition de ce que Immanuel Wallerstein a appelé le système mondial moderne. Cet auteur s'est toutefois peu intéressé aux aspects culturels que ce système pouvait revêtir. Dans son modèle, les transformations culturelles, tout comme les transformations politiques, ne reflètent que les contradictions structurales de l'économie mondiale<sup>2</sup>. Si l'on part de ce point de vue, on ne peut comprendre vraiment les changements observés en Europe non plus que ceux constatés au niveau intercontinental ; c'est en effet laisser une donnée fondamentale par trop dans l'ombre : l'apparition de l'État-nation.

S'il faudrait résumer en un mot la tendance qui se dégage de l'évolution culturelle de l'Europe depuis le Moyen Âge, celui de sécularisation s'impose à l'esprit. Dans la mosaïque qu'était l'Europe féodale, non seulement la vie culturelle était dominée par le clergé, mais l'Église exerçait une certaine domination sur les groupes séculiers des militaires et des civils qui composaient les deuxième et troisième ordres de la société. Elle devait cette position à ses possessions (sols et bâtiments), aux fonctions de coordination et de discipline qu'exerçaient les prêtres dans les petites communautés rurales<sup>3</sup> ainsi qu'à l'accès à un réseau de communication transrégional qui s'étendait à toute l'Europe. S'appuyant sur l'usage d'une langue commune, le latin, et sur le monopole de l'écrit, ce réseau de couvents et d'églises offrait des avantages sur le plan des échanges dont les groupes séculiers restaient longtemps dépendants.

Pour les institutions religieuses, la croissance des centres séculiers - villes, cours, principautés - a entraîné une perte de pouvoir, le coup décisif étant porté par la cons-

titution des États. À partir de la Réforme, les organismes cléricaux sont devenus de plus en plus dépendants de ces derniers. Les États en question - cités, États de forme fédérative, monarchies territoriales - ont constitué dès le XVI<sup>ème</sup> siècle un ensemble cohérent englobant toute l'Europe, ensemble bientôt dominé par des puissances centralisées telles que la France et l'Angleterre. D'après Charles Tilly, ces pays alliaient des moyens coercitifs avec des moyens financiers qu'aucune autre forme étatique n'était en mesure d'égaliser. De ce fait, au fil du temps, la plupart des cités et principautés se fondirent en entités nationales ; et tandis que les États fédératifs se transformaient plus ou moins rapidement en États nationaux, on a assisté à la désintégration de la plupart des monarchies.<sup>4</sup>

La sécularisation de la culture européenne est ainsi principalement liée à ce processus de constitution des États. L'apparition de villes, de cours, de petits et de grands États, avait débouché sur la consolidation du système étatique européen. Par la suite, ce système devait se trouver marqué par la domination croissante d'une forme étatique particulière, l'État national centralisé, laquelle se répandit au XIX<sup>ème</sup> siècle sur le Vieux Continent et en Amérique du Nord.

Les transformations qu'ont connues les universités illustrent bien les conséquences culturelles de ce processus. Née dans le giron de l'Église et revêtue d'un sceau européen, l'institution universitaire est tombée progressivement aux mains du pouvoir séculier. Progressivement aussi, les frontières géographiques des États s'affirmèrent comme autant de frontières intellectuelles et culturelles. C'est surtout après la Guerre de

---

2 Voir notamment Immanuel Wallerstein, *Geopolitics and Geoculture : Essays on the Changing World-System*, Cambridge/Paris : Cambridge University Press/Éditions de la MSH, 1991, pp. 158-199.

3 Johan Goudsblom, « Ecological Regimes and The Rise of Organised Religion », in : J. Goudsblom, E.L. Jones, S. Menell, *Human History and Social Process*, Exeter, University of Exeter Press, 1989, pp. 63-78.

---

4 Voir Charles Tilly, *Coercion, Capital and European States, AD 990-1990*, Oxford/Cambridge, Mass., Basil Blackwell, 1990. A propos des mérites et des limites du modèle de Tilly, cf. Siep Stuurman, « Duizend jaar staatsvorming in Europa », *Amsterdams sociologisch tijdschrift*, 20 (2) 1993, pp. 74-94. Pour quelques aspects essentiels d'une théorie comparative de la formation de l'État moderne voir le numéro « Genèse de l'État moderne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 118, 1997.

Trente Ans (1618-1648) qu'un phénomène comme la *peregrinatio academica* perdit une grande partie de son importance<sup>5</sup>. Partout sur le continent, on vit dans les universités le nombre des étudiants et des professeurs étrangers diminuer ce n'est qu'exceptionnellement, par exemple, que des étudiants néerlandais décrochaient un diplôme d'une université étrangère après 1700<sup>6</sup>. Et si les universités hollandaises attiraient encore des étudiants d'autres pays, les professeurs venus d'autres horizons franchissaient eux de moins en moins leur portes. Aux alentours de 1600, à Leyde, les professeurs étrangers étaient bien plus nombreux que les enseignants néerlandais. Entre 1625 et 1650, ces derniers représentaient pour la première fois la majorité ; et dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, il était relativement rare de croiser un professeur étranger dans cette ville<sup>7</sup>.

Si la puissance accrue des États entraînait des effets sur les relations culturelles à l'intérieur des frontières, elle n'était pas non plus sans influencer sur celles qui s'établissaient entre les différents pays. Un centre culturel rattaché à un État puissant et centralisé était amené à prendre peu à peu le dessus sur un centre relevant d'une cité ou d'une fédération. Vers 1700, la France et l'Angleterre pouvaient se prévaloir d'un réel ascendant sur les autres États et les autres formes étatiques ; c'est aussi dans ces pays que l'on vit naître des institutions culturelles liées à un appareil d'État grandissant, institutions appelées à former le soubassement de leur culture nationale.

C'est surtout l'évolution que connut la France qui imprima sa marque sur le reste de l'Europe. Le règne de Louis XIV fut l'occasion de consolider et d'élargir le système national des Académies pour favoriser l'étude de la langue et de la littérature, de la

musique, des arts et des sciences. Tandis que le français supplantait le latin, qu'universités et cercles privés perdaient de leur importance, un style « français » se manifestait dans les belles-lettres comme dans la musique et les Beaux-Arts<sup>8</sup>. Si la haute culture n'atteignait pas le peuple, elle s'étendait toutefois à la bourgeoisie citadine, entre autres par la voie de la librairie et de l'imprimé.

Sur le plan culturel, les institutions nationales acquièrent plus de poids ; et attisées par des rivalités interétatiques, des images caractérisant chaque culture nationale virent le jour. Bien avant l'apparition du nationalisme politique, on attribua à la culture française d'autres qualités qu'à la culture anglaise ou allemande. Le « génie français », on devait le reconnaître à l'élégance, la légèreté et l'esprit ; *Yenglishness* - à l'inverse -, à la raison et la retenue<sup>9</sup>. Le combat culturel que les intellectuels d'un même pays se livraient n'allait pas sans qu'on se référât allègrement à l'un ou l'autre de ces divers styles. L'anglomanie, par exemple, fut un élément important des Lumières françaises. Voltaire était d'avis que si la littérature française n'avait pas son équivalent au monde, il valait mieux, pour ce qui avait trait aux sciences et à la philosophie, prendre exemple sur l'Angleterre.

5 Christophe Charle, Jacques Verger, *Histoire des universités*, Paris, PUF, 1994, p. 45.

6 W.Th.M. Frijhoff, *La société néerlandaise et ses diplômés, 1575-1814*, Amsterdam, Holland University Press, 1981, p. 122.

7 H. Wansink, *Politieke wetenschappen aan de Leidse universiteit 1575-1650*, Utrecht, HES Publishers, 1981, p. 12.

8 Sur la naissance de l'État-nation et l'apparition de la société de cour en France, voir Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident* (1939), Paris : Calmann-Lévy, 1975 ; sur la genèse du champ culturel français, cf. Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris : Minuit, 1985 ; Nathalie Heinich, *Du peintre à l'artiste*, Paris : Minuit, 1993 ; et la première partie de mon étude *The Rise of Social Theory*, Cambridge : Polity Press, 1995.

9 Sur la naissance de l'État-nation et de la culture nationale en Grande-Bretagne, voir Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994 ; Philip Corrigan et Derek Sayer, *The Great Arch. English State Formation as Cultural Revolution*, Oxford, Basil Blackwell, 1985 ; Linda Colley, *Britons, Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven: Yale University Press, 1992. Pour quelques éléments d'une analyse comparative cf. Liah Greenfeld, *Nationalism : Five Roads to Modernity*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1992.

Au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle, divers auteurs systématisèrent de telles idées traitant du particularisme des cultures nationales et de l'importance croissante qu'elles prenaient. Pour Montesquieu, les systèmes politiques étaient subordonnés à « l'esprit de la nation », un esprit déterminé par une conjonction de facteurs physiques et de facteurs moraux (climat, législation, mœurs, coutumes). Et une fois qu'un tel « caractère » national avait pris forme, il se trouvait transmis à tous les membres de la société par le moyen d'une « éducation générale », jouant un rôle décisif dans le façonnement de la culture politique du pays<sup>10</sup>. De même, David Hume, dans son essai « Of national characters » (1748). S'il mettait en doute l'influence des facteurs physiques, il ne s'en ralliait pas moins à la thèse de l'importance des cultures nationales".

Dans les pays dominants du système étatique européen, la formation de systèmes culturels nationaux représentait en outre une des conditions nécessaires à l'apparition du nationalisme politique. Chez les lettrés français évoluant autour des académies et des cercles, on vit apparaître à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle des notions renvoyant à « l'opinion publique » ou « la volonté générale de la nation »<sup>12</sup>. Ces notions ont joué un rôle-clé dans la critique de l'absolutisme et de l'Ancien Régime. C'est au nom de la « nation » que les révolutionnaires mirent fin à la toute puissance du souverain ; et « l'Assemblée Nationale » devint l'organe central de l'État. Tant la Révolution française que les guerres napoléoniennes devaient contribuer à la naissance du nationalisme dans d'autres pays européens.

---

10 Voir en particulier le livre XIX de *De l'esprit des lois* et « L'Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères », in : Montesquieu, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1951, tome 1, pp. 39-68.

11 David Hume, « Of national characters » (1748), in *Essays Moral, Political, and Literary*, Oxford, Oxford University Press, 1963, pp. 202-220.

12 Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Le Seuil, 1990.

Les liens nationaux ayant pris l'ascendant sur la loyauté dynastique, le nationalisme culturel devenait un facteur avec lequel il faudrait désormais compter. Dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, le patrimoine culturel devint partout une affaire nationale: on lui fit une place dans les manuels d'histoire, on l'exposa dans les musées impériaux, royaux ou nationaux, et tandis qu'on le célébrait à travers des monuments, les poètes le chantaient<sup>13</sup>. Patrie et langue maternelle y trouvant leur compte, on vit l'enseignement obligatoire et la conscription porter les vertus nationales jusqu'aux confins les plus reculés du pays<sup>14</sup>.

Ainsi, la sécularisation de la culture européenne, déjà liée à la montée en puissance des centres laïcs, se retrouvait-elle intimement mêlée à la formation des nations.<sup>15</sup> Entre ces nations, les différences ne se dessinaient pas seulement dans la langue et la littérature mais aussi dans les formes d'expression non-linguistiques. Rousseau s'en prenait à la musique française (Lully, Rameau) ; vers 1800, des chimistes anglais s'opposaient contre Lavoisier et ses adeptes ; les nouvelles inventions allemandes, les « Geisteswissenschaften » et la méthode herméneutique, entrèrent en rivalité immédiate avec le positivisme français et l'empirisme anglais. Il n'y eut pas jusqu'au style analytique des physiciens français (La-

---

13 La meilleure documentation dont on dispose porte sur l'évolution française ; voir la série rédigée par Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-92. Pour la comparaison avec un petit pays comme les Pays-Bas, cf. Pim den Boer et Willem Frijhoff (éd.), *Lieux de mémoire et identités nationales*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1993.

14 Cf. Eugen Weber, *Peasants into Frenchmen. The Modernization of Rural France, 1870-1914*, Stanford, Stanford University Press, 1976.

15 Pour une étude comparative de la signification de l'apparition de l'État-nation pour les cultures intellectuelles des Lumières, voir Robert Wuthnow, *Communities of Discourse. Ideology and Social Structure in the Reformation, the Enlightenment and European Socialism*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1989 ; et, plus généralement, Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris : Seuil, 1999.

grange, Laplace) qui ne rencontra une vive résistance chez les savants anglais et allemands. Cette querelle, contemporaine des guerres napoléoniennes, trouva un second souffle après la guerre de 1870. Le physicien Pierre Duhem lui a consacré un ouvrage au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Selon lui, la physique anglaise d'un Maxwell s'opposait au style plus abstrait, et avant tout français, de la conceptualisation<sup>16</sup>.

La constitution d'écoles patriotiques et la montée de styles nationaux ne signifiaient pas pour autant que tout échange eût disparu. Ils revêtaient toutefois un caractère nouveau. Le réseau d'églises et de couvents du bas Moyen Âge reposait, nous l'avons dit, sur des liens transrégionaux soutenus par l'emploi d'une langue commune et l'autorité d'un code religieux uniforme. Peu à peu, ce réseau a fait place à des systèmes nationaux concurrents reposant chacun sur une langue et des traditions propres, en sorte que les communications transnationales se firent plus souvent qu'auparavant par le biais d'une classe d'intermédiaires : traducteurs, commentateurs, spécialistes autorisés, et caetera. Les exemples empruntés à l'étranger se trouvèrent ainsi intégrés dans la tradition nationale et adaptés aux usages indigènes, à moins qu'on ne les replaçât sur le piédestal de l'exotisme.

---

16 Pierre Duhem, *La théorie physique, son objet, sa structure* (1906), Paris, Vrin, 1981, pp. 99-154. À ma connaissance, l'analyse de Duhem n'a jamais été reprise pour être développée. Pour un plaidoyer en faveur d'une étude historique comparative de modèles mathématiques dans les sciences de la nature, voir Eric Brian, « Le livre des sciences est-il écrit dans la langue des historiens ? » in Bernard Lepetit (éd.), *Les formes de l'expérience*, Paris, Albin Michel, 1995. Sur quelques éléments concernant les sciences de la nature aux Pays-Bas, voir E.P.J. van den Heuvel, « Over de rol van nationale cultuurverschillen in de exacte wetenschappen » in J.C.H. Blom et al. (red.), *De onmacht van het grote : cultuur in Europa*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1993, pp. 103-120. Pour des périodes d'essor national des sciences de la nature, voir Bastiaan Willink, *Burgerlijk scientisme en xvetenschappelijk toponderzoek*, Universiteit van Amsterdam (thèse de doctorat), 1988.

Après une longue période au cours de laquelle ces réseaux nationaux se sont déployés, les cent cinquante dernières années ont vu également les liens transnationaux gagner en importance. Fondé précisément sur des structures nationales similaires, le nombre d'organisations internationales n'a pas cessé d'augmenter depuis le milieu du siècle passé : prix Nobel, expositions itinérantes, jeux olympiques, conférences internationales réunissant des scientifiques.<sup>17</sup> À partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, cette évolution s'est accompagnée d'un retour à une concurrence plus vive entre États résultant de la nouvelle puissance de l'Empire allemand. À côté de la résurgence du protectionnisme, on vit apparaître dans plus d'un pays des mouvements de masse se réclamant de la nation et du nationalisme. Vers 1880, et après une période florissante, les échanges commerciaux entre les pays européens stagnèrent, avant de régresser après la Première guerre mondiale.<sup>18</sup> Ce n'est qu'après la Deuxième guerre mondiale qu'ils devaient retrouver un rythme de croisière. Cette croissance se trouva favorisée par l'amélioration des moyens de transport et l'apparition de nouveaux moyens de communication ; sur le plan culturel, les liens s'avéraient eux aussi de plus en plus imbriqués dans des réseaux transnationaux. On voyait ainsi se dessiner, à côté d'un système économique mondial et d'un système étatique international, un système culturel mondial.<sup>19</sup>

---

17 Elisabeth Crawford, *Nationalism and Internationalism in Science, 1880-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992; Elisabeth Crawford, Terry Shinn et S. Sorlin (éd.), *Denationalizing Science : The Contexts of International Scientific Practice*, Dordrecht : Kluwer Academic Publishers, 1993 ; sur le système transnational des sports, cf. Maarten van Bottenburg, *Verborgene competitie. Over de uiteenlopende populariteit van sporten*, Amsterdam, Bert Bakker, 1994.

18 A. Maddison, *Dynamic Forces in Capitalist Development. A Long-Run Comparative View*, Oxford, Oxford University Press, 1991 ; M. Mann, *The Sources of Social Power. The Rise of Classes and Nation-states, 1760-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, vol. II, p. 283.

19 Pour la notion d'un système culturel mondial et l'analyse de ce phénomène, voir Abram de Swaan, « Pour une sociologie de la société transnation-

## UNE CONCENTRATION POLYCENTRIQUE

Le système culturel mondial, comme a pu l'appeler Abram de Swaan, repose en premier lieu sur les moyens de diffusion de l'information qui ont connu un rapide essor. Grâce au transistor et à la télévision, au film et à la vidéo, au câble et au satellite, les produits culturels ont acquis en peu de temps une portée beaucoup plus large qu'auparavant. Alors que les cultures populaires jusque là essentiellement régionales étaient pénétrées par une culture de masse mondiale, on voyait, plus que par le passé, apparaître dans les cultures dominantes des circuits transnationaux d'un caractère planétaire. Mais si l'offre culturelle a augmenté de la sorte, elle ne concerne plus qu'un nombre limité de produits. Si, dans de plus en plus d'endroits, « l'offre a gagné en variété, elle n'en devient pas moins, dans toutes ses formes, de plus en plus uniforme. »<sup>20</sup>

Les stars de la musique, de la mode, du cinéma et du sport vont d'un centre international à un autre, de la Scala de Milan au Metropolitan de New York, de Flushing Meadows à Roland Garros ; pendant ce temps, les images et les enregistrements sonores de ces événements parviennent aux habitants des quatre coins du monde. La mondialisation se déroule donc d'abord selon une logique de concentration internationale. Nous avons affaire à un nombre réduit de producteurs et de produits dont la circulation s'effectue par un nombre tout aussi limité de centres. Les réputations se font lors d'expositions de premier plan comme les Biennales ou la Documenta de Cassel ; la distribution de films à l'échelle planétaire passe par les grands festivals (Cannes, Berlin, Venise) ; c'est à l'occasion de foires internationales comme la *Buchmesse* de Francfort que les éditeurs traitent les droits de traduction ; quant à la distribution de la musi-

que, elle est entre les mains de grosses multinationales.

Cette concentration de la production comme de la distribution implique l'existence de zones périphériques et semi-périphériques. Mais le centre du système est lui-même éclaté. Étant donné que le système culturel mondial compte un nombre limité de centres concurrents, la mondialisation culturelle se manifeste d'abord comme un processus de *concentration polycentrique*. Non seulement on compte plusieurs centres pour chaque forme culturelle, mais de surcroît la localisation de chacun d'entre eux est à son tour fonction des différents produits et domaines. Les centres internationaux de la musique pop ne coïncident pas avec ceux de l'opéra ou de la musique classique instrumentale. Et pour ce qui est du cinéma d'avant-garde et des documentaires, il existe d'autres festivals que pour les films grand public.

Ce polycentrisme n'est pas non plus sans effet sur la position de la périphérie et de la semi-périphérie. Les grands centres internationaux rivalisent non seulement pour écouler leurs produits mais aussi pour en faire transiter d'autres ayant une autre provenance. Comme ils sont tributaires de leur capacité à s'attacher de nouveaux produits et de nouveaux producteurs, des producteurs de la (semi-)périphérie peuvent y trouver leur compte. En échange des gains de transit et des profits de distinction, ces derniers peuvent essayer d'accéder au circuit international.

Bien que les échanges culturels internationaux soient dans une grande mesure concentrés, ils ne s'effectuent pas pour autant dans un sens unique. La rivalité existant entre centres internationaux génère des flux, certes plus modestes, dans l'autre sens. C'est ainsi que le Centre Georges Pompidou a joué un rôle important dans la reconnaissance internationale de l'art africain contemporain. Le musée parisien s'est distingué de ses rivaux de Londres et de New York, villes où aujourd'hui cette initiative a reçu un accueil favorable.

---

ale », *Revue de Synthèse*, 4<sup>e</sup> série, 1998, no. 1, pp. 89-111.

20 Abram de Swaan, « Widening circles of identification : Emotional concerns in sociogenetic perspective », *Theory, Culture and Society*, 12 (1) 1995, pp. 25-39.

Les profits de transit qu'assure un tel centre peuvent même parfois gagner en importance à mesure que sa production manque de crédibilité internationale. Ce facteur a joué pour l'exposition d'art africain du Centre Pompidou ; et il n'en fut pas autrement pour ce qui est de l'initiative d'organiser une exposition internationale d'art moderne à Cassel, ou, à une date plus reculée encore, de décerner les prix Nobel à Stockholm.

Aujourd'hui la littérature néerlandaise, pour prendre l'exemple d'une littérature périphérique, profite à son tour de cette dynamique polycentrique. Certes, cela fait des années qu'on traduit des romans néerlandais ; publiés par de petits éditeurs dans des traductions plus ou moins douteuses, ils restaient ignorés du public étranger. Les choses sont en train de changer. Cees Nooteboom, Harry Mulisch et quelques autres ont recueilli maints éloges, en particulier en Allemagne. Cette reconnaissance a été en partie inspirée par la carence d'auteurs comparables dans les pays germaniques et par les vieilles rivalités qui opposent certains centres européens. Étant donné que ces centres se trouvent plus que jamais liés les uns aux autres, il est difficile pour les éditeurs et les critiques européens de faire actuellement fi de l'opinion allemande. C'est là une des raisons pour lesquelles on traduit aujourd'hui plus de littérature néerlandaise en français et en anglais que ce ne fut longtemps le cas.<sup>21</sup>

L'existence de grands centres liés les uns aux autres favorise donc également l'écoulement de produits de la (semi-) périphérie dans le circuit international. Ces opérations se déroulent par la voie d'une plaque tournante comme le Centre Georges Pompidou, un festival ou encore un musée renommé. À partir de là, la diffusion peut s'élargir à

d'autres centres et en conséquence toucher ceux qui suivent ce qui s'y passe.

Mais tout ne se résume pas à une simple question de transit et de moyens de diffusion. Un tel système polycentrique de connections mondiales rend également possible des brassages inattendus, des hybrides culturels découlant de la rencontre de styles propres à un pays et de moyens venant d'un autre. Le muay-thai était en Thaïlande une forme de combat qu'on pratiquait avec les poings et les pieds ; jusqu'au jour où des adeptes enfilèrent des gants de boxe, instaurèrent des catégories de poids, et montèrent sur un ring. C'était créer un sport composé, à mi-chemin entre la boxe anglaise et le combat thaïlandais, aujourd'hui retransmis sur les télévisions du monde entier. La diffusion des cultures dominantes originaires des centres internationaux se déroule d'ailleurs non sans qu'on ait procédé à de telles adaptations et changements. À cet égard, la créolisation, selon le mot d'Ulf Hannerz, est bien un trait général des échanges culturels transnationaux.<sup>22</sup>

## CENTRALITÉ CULTURELLE ET ÉCHANGES TRANSNATIONAUX

Comment peut-on étudier de façon plus systématique la structure d'un tel système polycentrique de connections planétaires ? Quels facteurs déterminent le sens dans lequel les échanges culturels transnationaux s'effectuent et l'importance qu'ils revêtent pour chaque pays ? Comment se fait-il que les pays se trouvent pris dans ce réseau de liaisons transnationales à des degrés aussi différents ? Et pourquoi relève-t-on entre les pays de tels écarts dans l'importance sociale que prennent ces échanges ? Pour répondre à ce type de questions, on doit s'arrêter sur deux dimensions fondamentales : le degré de centralité et la taille du système de production culturelle.

---

21 Voir Johan Heilbron, « Towards a Sociology of Translation : Book Translations as a Cultural World-System », *European Journal of Social Theory*, 2 (4) 1999, pp. 429-444, et id., « Nederlandse vertalingen wereldwijd. Kleine landen en culturele mondialisering », in : J. Heilbron, W. de Nooy, W. Tichelaar (red.), *Waarom een klein land. Nederlandse cultuur in internationaal verband*, Amsterdam, Prometheus, 1995. pp. 206-252.

---

22 Ulf Hannerz, *Cultural Complexity. Studies in the Social Organization of Meaning*, New York, Columbia University Press, 1992.

L'importance des échanges transnationaux et le sens dans lequel ils s'opèrent varient d'abord selon la position qu'occupe un pays donné - centrale ou plus périphérique. La centralité de la production culturelle d'un pays dépend de la reconnaissance dont il jouit auprès des producteurs et du public des autres pays. Ainsi, dans le domaine scientifique, un pays occupe une position d'autant plus centrale que les auteurs de ce pays sont mieux représentés - en nombre des références ou des citations - dans les publications scientifiques de l'ensemble des autres pays. On dispose de critères analogues dans le domaine des arts.

Si le degré de centralité culturelle a une certaine autonomie par rapport à d'autres dimensions, il n'en est pas indépendant pour autant, lié qu'il est notamment aux écarts que l'on constate entre pays en termes de prospérité économique. La part que représentent par exemple les pays en voie de développement dans les échanges culturels internationaux demeure très réduite. Le nombre des pays industrialisés est certes à la hausse depuis 1945 ; il n'en reste pas moins que l'abîme qui les sépare des pays en voie de développement s'est à peine rétréci au cours des vingt dernières années.

D'après des données de l'UNESCO, le Japon et quelques autres pays asiatiques ont vu leur participation au commerce culturel mondial croître de manière significative. Cette évolution s'est produite en grande partie aux dépens de l'Europe et des États-Unis. Dans certains secteurs, comme les exportations de livres, le rapport entre pays industrialisés et pays en voie de développement n'a pratiquement pas changé. Dans d'autres domaines, on a assisté à une accentuation de la concentration. Ce fut par exemple le cas pour l'exportation d'instruments de musique, de disques, de tableaux et de dessins. Pour chacun de ces secteurs, les exportations sont contrôlées pour 90% environ par les huit ou neuf pays les plus riches du monde ; leur part s'est de surcroît encore accrue entre 1970 et 1987.<sup>23</sup>

---

23 UNESCO, *International Flows of Selected Cultural Goods, 1970-1987*, Paris, 1992.

On relève des rapports comparables dans le domaine de la recherche scientifique. Pour ce qui est des sciences de la nature, la recherche a pu être étendue à un nombre croissant de pays grâce, entre autres choses, à l'intervention d'organisations comme l'OCDE, l'UNESCO ou encore la Banque Mondiale.<sup>24</sup> C'est ainsi qu'a pu naître un système scientifique mondial. On a de plus assisté dans la période écoulée à une augmentation de la production scientifique, et ceci dans pratiquement tous les pays. La coopération scientifique et les échanges ont également augmentés presque partout entre 1973 et 1986 - comme l'indiquent les publications signées par des personnes de diverses nationalités ainsi que l'augmentation du nombre de publications étrangères par rapport aux publications nationales.<sup>25</sup> Dans son ensemble, le système scientifique mondial a donc connu une croissance, pratiquement tous les pays se trouvant de plus en plus impliqués dans les échanges transnationaux.

Mais dans ce secteur comme dans les autres, on constate des différences structurales. Ainsi, la part que représentent les pays en voie de développement dans la production scientifique mondiale des dernières décennies a à peine changé. S'il est vrai que le nombre des publications est en hausse partout, cette même hausse est plus marquée dans les pays industrialisés (si l'on fait exception de l'Europe de l'Est). Environ 6% du total des articles écrits en 1986 et portant sur les sciences de la nature ont pour auteurs des ressortissants de pays en voie de développement. C'est à peine plus que le pourcentage relevé dix ans plus tôt, alors même

---

24 Thomas Schott, « World Science : Globalization of Institutions and Participation », *Science, Technology and Human Values*, 18 (2) 1993, pp. 196-208 ; pour des études sur une période plus longue, voir Michael Adas, *Machines as the Measure of Men. Science, Technology, and Ideologies of Western Dominance*, Ithaca, Cornell University Press, 1989 ; P. Petitjean et A.M. Moulin (éd), *Science and Empires. Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1992.

25 Thomas Schott, « The World Scientific Community : Globality and Globalisation », *Minerva*, 29, 1991, pp. 440-462.



que la part revenant aux pays industrialisés (y compris le Japon) est passée de 81 à 83%. Les pays d'Europe de l'Est pour leur part ne représentent plus que 10% du total contre 13% auparavant.<sup>26</sup>

Toujours dans le domaine des sciences de la nature, l'augmentation des échanges internationaux s'est avérée la plus forte dans les pays centraux de taille moyenne (Japon, France, Allemagne). On peut penser que leurs liens avec les États-Unis se sont resserrés, ainsi peut-être qu'avec les pays frontaliers ou géographiquement proches. Comme la hausse des connections internationales a été plus modeste dans les pays en voie de développement, la position relative de ces derniers s'est en fait plutôt dégradée qu'améliorée. Par rapport au passé récent, ces pays sont aujourd'hui mieux intégrés au système, ils publient plus par-delà les frontières nationales et entretiennent plus de relations avec d'autres pays ; il n'en reste pas moins que l'avance qu'avaient les pays dominants s'est, selon Thomas Schott, plutôt accrue que réduite. Il ressort que la place qu'occupe un pays dans la hiérarchie internationale en matière scientifique et culturelle est étroitement liée à sa position économique.

Mais connaître le degré de centralité culturelle ou scientifique s'avère tout aussi important lorsqu'il s'agit de déterminer les relations qui lient entre eux les pays industrialisés. Les analyses de réseaux montrent qu'un pays occupe une position d'autant plus centrale qu'il entretient des relations avec un plus grand nombre de pays. Mais nous ne pouvons ici nous contenter de cette seule définition. L'importance relative que prennent ces connections et le sens dans lequel elles s'établissent se révèlent plus riches de signification. Le domaine de la traduction de livres pourra nous servir d'exemple.

Pour déterminer la direction dans laquelle des échanges culturels se déroulent dans tel ou tel domaine, on peut comparer le niveau des importations avec celui des exportations.

---

26 Thomas Schott, *ibid.*

Ainsi, on constate qu'on traduit beaucoup plus d'ouvrages de l'anglais (langue source) que d'ouvrages dans cette langue (langue cible). Le phénomène est inverse pour pratiquement toutes les autres langues. Un tel ratio import-export nous donne une idée du sens dans lequel les échanges transnationaux s'effectuent ainsi que de la disparité qui existe entre les pays. Il nous est ensuite possible de mettre en rapport le nombre de traductions effectuées dans une langue avec l'ensemble de livres publiés dans ce même pays. Ce rapport donne la part qu'occupent les traductions dans une région linguistique donnée. Pour ce qui est de la langue la plus centrale, l'anglais, il apparaît que c'est dans cette langue qu'on traduit le moins d'ouvrages, la proportion des traductions étant plus importante dans les régions linguistiques plus petites et plus périphériques. C'est ainsi que, depuis 1945, la production de livres en Angleterre et aux États-Unis se compose pour moins de 5% de traductions. Dans des pays moins centraux comme l'Allemagne et la France, cette part varie entre 10 et 12% ; en Italie et en Espagne entre 12 et 20% alors qu'elle s'élève ces dernières années à plus de 25% dans des pays encore moins centraux comme la Suède et les Pays-Bas.<sup>27</sup> Cette série montre bien que plus la production culturelle d'un pays est centrale, moins elle s'oriente vers les produits et les producteurs étrangers.

Bien que la recherche scientifique soit une affaire internationale par excellence, on retrouve dans ce secteur un schéma identique. Ainsi, c'est aux États-Unis que l'augmentation des publications étrangères ou cosignées par des auteurs de différentes nationalités a été la plus modeste, et de loin. Les chercheurs américains détiennent la première place au niveau de la production mondiale d'articles scientifiques (35%) mais aussi la plus petite part de co-publications avec des auteurs étrangers, en même temps

---

27 Ces données proviennent de publications de l'UNESCO. On trouvera une analyse critique de ces données dans mon article « Nederlandse vertalingen wereldwijd » (voir note 22). Pour le système mondial des langues, voir Abram de Swaan, *Words of the World*, Cambridge : Polity Press, 2001 (sous presse).

que le pourcentage le plus bas de participation à des publications étrangères et de renvois à de telles publications. Comme il ne fait aucun doute que les États-Unis forment le centre du système scientifique mondial, les chercheurs américains sont moins dépendants des chercheurs étrangers que leurs confrères. Ce pays est aussi celui où la recherche scientifique est la plus orientée sur ce qui se passe à l'intérieur de ces frontières. En 1986, la part des publications étrangères s'élevait à seulement 24%, la part des renvois à des publications étrangères à 27%. Pour les pays d'Europe occidentale et pour le Japon, ces chiffres variaient entre 42 et 71%, tandis que pour les pays en voie de développement ils se situent entre 69 et 92%.<sup>28</sup>

## GRANDEUR NATIONALE ET ORIENTATION TRANSNATIONALE

La centralité est donc une dimension capitale pour expliquer l'importance relative des échanges internationaux aussi bien que le sens dans lequel ils s'opèrent. Mais il ne s'agit pas de la seule : la taille du pays, ou plus précisément du système de production culturelle, est une dimension aussi significative. Les grands pays entretiennent en général moins de relations avec l'étranger que les petits pays. La base démographique de la production culturelle constitue un facteur indépendant qui peut tout autant stimuler les échanges internationaux (petits pays) que les freiner (grands pays).

Karl Deutsch a observé que plus un pays est grand, plus le nombre de transactions dans tous les domaines ayant lieu à l'intérieur des frontières est élevé ; et que plus un pays est petit, plus on réalise des transactions avec l'étranger.<sup>29</sup> L'orientation internationale des pays s'avère donc, *ceteris paribus*, inverse à

leur taille.<sup>30</sup> Ceci vaut quel que soit le domaine considéré : échanges de lettres, coups de téléphone, opérations commerciales, échanges culturels. Il en résulte que la taille du marché intérieur constitue une variable d'importance pour expliquer les flux commerciaux internationaux. Plus un pays est petit, plus la part des produits importés s'avère élevée dans le PIB. On constate la même chose pour ce qui a trait à la collaboration entre scientifiques : les chercheurs des grands pays travaillent plus rarement avec des confrères étrangers que ceux originaires de petits pays.<sup>31</sup>

Ces choses paraissent aller de soi. C'est d'ailleurs ce que Karl Deutsch confirmait dans l'article évoqué plus haut, mais sans pour autant en préciser les raisons. Si l'on souhaite expliquer les effets résultant de ces différences d'échelle, on peut avancer quatre raisons. Celles-ci ont trait aux effets de l'implication sociale, au prix des marchandises, à la rareté de celles-ci ainsi qu'à leur valeur symbolique.

En premier lieu, pour les échanges transnationaux vaut ce qu'on pourrait appeler le théorème de Blau. Peter Blau a montré que plus un groupe est restreint, plus les échanges avec d'autres groupes revêtent de l'importance pour les intéressés.<sup>32</sup> Il a établi ce rapport entre taille du groupe et relations divergentes entre *ingroup* et *outgroup* à propos des majorités et des minorités. Mais son raisonnement peut tout aussi bien s'appliquer aux échanges internationaux. Prenons un

28 Thomas Schott, *ibid.* Pour une analyse plus détaillée, voir T. Luukkonen, O. Persson, G. Sivertsen, « Understanding Patterns of International Scientific Collaboration », *Science, Technology & Human Values*, 17(1) 1992, pp. 101-126.

29 Karl Deutsch, « The Propensity to International Transactions », *Political Studies*, 8 (2) 1960, pp. 147-155.

30 La diversité de l'ampleur des flux commerciaux entre pays s'explique selon Linnemann par la taille du marché intérieur, la distance entre les pays (frais des transports) et les accords commerciaux en vigueur. Voir H. Linneman, *An Econometric Study of International Trade Flows*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1966.

31 De 11 à 19% de la variance s'explique dans ce cas par l'importance de la population, voir Terttu Luukkonen, Olle Persson, Gunnar Sivertsen, « Understanding Patterns of International Scientific Collaboration », *Science, Technology & Human Values*, 17(1) 1992, pp. 101-126.

32 Peter M. Blau, *Inequality and Heterogeneity. A primitive Theory of Social Structure*, New York, The Free Press, 1977, pp. 19-44, 248-255.

exemple pour illustrer cet effet. Si on recense 100 000 conversations téléphoniques entre différents ressortissants du pays A (100 millions d'habitants) et du pays B (1 million d'habitants), cela veut dire que seulement 1% de la population du pays A est concerné contre 10% pour celle du pays B. Autrement dit, pour un nombre donné de transactions, une proportion plus grande de la population des pays petits est touchée. Et plus le pays est petit, plus cette proportion s'avère grande. Il en résulte que les petits pays seront plus tournés vers l'étranger, plus impliqués dans les relations avec l'étranger, que les grands pays.

En deuxième lieu, ces différences d'échelle s'avèrent favorables aux grands producteurs, c'est-à-dire le plus souvent à des producteurs qui alimentent un marché national de grande taille. De telles économies d'échelle revêtent une importance primordiale dans des secteurs culturels où les coûts de production sont élevés. Ainsi les coûts que représente la fabrication d'une heure de série télévisée dans les petits pays européens sont 24 fois supérieurs au prix d'achat d'une heure d'une série étrangère - pour ne pas dire américaine.<sup>33</sup> Dans ces secteurs culturels, les petits pays sont par conséquent pour une bonne partie dépendants de la production des grands pays.

En troisième lieu, la population d'un petit pays est plus tributaire de l'étranger, tout simplement parce qu'il est des marchandises et des services que les producteurs locaux ne fournissent pas. En Finlande, on fabrique peu de stylos plume et plus du tout d'automobiles. Les produits proposés sur le marché intérieur, déjà limités en nombre, présentent peu de variété ; la dépendance vis-à-vis de l'étranger s'en fait d'autant plus sentir. Dans de grands pays qui présentent un niveau de prospérité comparable, les producteurs locaux sont en mesure de fournir les marchandises et les services auxquels as-

pirent les consommateurs. Les produits étrangers n'entrent dès lors en ligne de compte que s'ils sont moins chers ou s'ils présentent des qualités bien particulières.

En quatrième lieu, les élites des petits pays, sensibles au prestige, sont enclines à se définir par rapport à celles de pays plus grands auréolés de grandeur. Quand la France était encore la principale puissance du Vieux Continent, l'Europe ^ entière prenait sa culture pour modèle. A mesure que le pays perdait de son ascendant, les manières françaises perdaient de leur pouvoir de séduction ; l'élite hollandaise, pour ne parler que d'elle, s'est dès lors tournée plutôt vers l'Angleterre ou encore l'Allemagne. Quand un petit pays regarde plus d'un côté que de l'autre, dans ses relations avec l'étranger, c'est que des considérations de grandeur y sont pour quelque chose.

Ensemble, ces quatre raisons suffisent à expliquer l'observation de Karl Deutsch selon laquelle l'orientation internationale des pays est, *ceteris paribus*, inverse à leur taille. Il s'ensuit que des pays qui occupent une position comparable en termes de centralité se différencieront selon leur taille. Les petits pays, *ceteris paribus*, dépendent plus des échanges internationaux que des pays plus grands.

Cet état de fait a également des conséquences pour ce qui est de la politique intérieure menée dans un pays donné. Ainsi Peter Katzenstein a-t-il expliqué la réussite de certains petits pays européens (Norvège, Suède, Pays-Bas, Autriche) par la flexibilité adaptative dont fait preuve cette politique devant les évolutions internationales. À l'inverse de ce qui se passe dans des pays plus grands, on évite de se replier sur le protectionnisme tandis que les structures de concertation locales - Katzenstein parle de « corporatisme démocratique » - se chargent d'encourager de telles adaptations.<sup>34</sup>

---

33 D. Biltreyst, « Impact van Amerikaanse TV-fictie in Vlaanderen », in L. van Poecke & H. van den Bulck (red.), *Culturele globalisering en lokale identiteit*, Leuven, Apeldoorn : Garant, 1994, p. 73.

---

34 Peter J. Katzenstein, *Small States in World Markets*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1985.

## LE SUIVISME DES PETITES NATIONS : L'EXEMPLE DES PAYS-BAS

L'absence de protectionnisme et la rapide adaptation aux évolutions internationales sont des caractéristiques du régime culturel de la plupart des petits pays. Mais malgré cette orientation internationale, ces pays ne parviennent que rarement à faire reconnaître à l'étranger leurs propres produits. Artistes et intellectuels ont affaire à ce que Johan Goudsblom a nommé un effet de miroir sans tain<sup>35</sup> À l'abri du miroir, ceux-là observent, sans être vus. Ces producteurs culturels sont donc, en quelque sorte, des cosmopolites isolés. Ils sont voués à lire sans être lus, et habitués à ce sens unique, ils emboîtent le pas aux centres internationaux, n'osant que rarement en prendre la tête ou dévier des courants internationaux en vogue.

C'est dans les domaines de la musique et du cinéma que cette dépendance unilatérale est la plus visible. Aux Pays-Bas, la musique pop hollandaise ne représente qu'une faible part du marché intérieur - environ 10% - et elle est, quant au reste, pour autant dire absente du marché international.<sup>36</sup> La même chose ou presque vaut pour les compositeurs et les réalisateurs néerlandais. Si les peintres et les sculpteurs occupent une part plus importante du marché intérieur que les chanteurs, leurs travaux restent tout aussi peu connus à l'étranger.<sup>37</sup> Quant aux écrivains, ils sont certes mieux représentés sur le mar-

ché intérieur que d'autres artistes ; mais la dépendance du secteur littéraire vis-à-vis des centres internationaux n'en est pas moindre pour autant. Les historiens de la littérature se sont penchés plus d'une fois sur le particularisme de la littérature néerlandaise pour finalement constater que la production nationale ne fait le plus souvent que suivre les évolutions internationales.<sup>38</sup>

Dans des pays semi-périphériques et relativement petits comme les Pays-Bas, l'attention qu'on porte à ce qui se passe à l'étranger conduit sur le plan culturel à pratiquement emboîter le pas aux grandes nations. On suit de près ce qui se passe dans les principaux centres, parfois pour prendre part au mouvement, le plus souvent pour reprendre les idées et les faire passer auprès de la population locale. Les nouveautés touchent d'abord les initiés puis gagnent un plus large public jusqu'au moment où d'autres introduisent les dernières évolutions, et ainsi de suite. Rester au courant veut dire qu'il faut suivre ce qui se passe à l'étranger, mais suivre veut aussi dire qu'on devance rarement les tendances.

Aux Pays-Bas, certains critiques n'hésitent pas à mettre au pilori ces formes de docilité culturelle. Dans son roman *Vincent Haman* (1898), W.A. Paap, une des figures du renouveau littéraire des années quatre-vingt du siècle passé, soulève plus d'une fois le sujet : «*Mais pourquoi s'attelaient-ils tous à des travaux de traduction plutôt que de produire une œuvre ? Et s'ils ne se livraient pas à quelque travail de traduction, c'est qu'ils se consacraient à pondre un texte qui sur Shakespeare, qui sur Zola, qui sur Dante... Si ces Zola, Dante et autres Shakespeare avaient passé le plus clair de leur temps à traduire ou à pondre des textes sur d'autres auteurs, jamais aucun n'aurait produit l'œuvre que l'on sait...* »<sup>39</sup>

35 Johan Goudsblom, « Le miroir sans tain », *Liber*, no. 2, juin 1990, et du même auteur *Taal en sociale werkelijkheid*, Amsterdam, Meulenhoff, 1988, pp. 69-88 ; Pierre Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Romanische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, tome 1/2 1990, pp. 1-10.

36 Paul Rutten, Gert Jan Oud, *De Nederlandse popmuziek op de binnenlandse en buitenlandse markt*, Nijmegen / Rijswijk, Persinstituut / Mimestede van WVC, 1991 ; Paul Rutten, *Hitmuziek in Nederland, 1960-1985*, Amsterdam, Otto Cramwinckel, 1991.

37 Pour les arts plastiques, le cinéma et la musique classique, voir les contributions de Ton Bevers, Bart Hofstede et Cas Smithuijsen in : Johan Heilbron, Wouter de Nooy, Wilma Tichelaar (éd.), *Waar in een klein land. Nederlandse cultuur in internationaal verband* (voir note 22).

38 Frans Ruiter, « Regenbak of fontein : Nederlandse literatuurhistorici over volk en buitenland », *Forum der letteren*, 34 (1) 1993, pp. 29-51 ; E.H. Kossman, « Hoe Nederlands is de Nederlandse literatuur ? », *Literatuur*, 1994, nr. 1, pp. 2-10.

39 W.A. Paap, *Vincent Haman* (1898), Amsterdam : Querido, 1966, p. 129.

Conrad Busken Huet (1826 - Paris 1886), homme de lettres que d'aucuns ont appelé le Sainte-Beuve hollandais, n'avait pas manqué de relever le même phénomène. Il écrivait à propos de son compatriote et confrère Johannes van Vloten : « *Ce que Van Vloten tenait pour de grandes idées n'étaient que des échos qui avaient franchi les frontières de l'Allemagne, de l'Angleterre ou de la France ; et la seule chose dont il fut capable, c'était capter ces bruits avant qu'ils n'eussent perdu trop de leur tonalité.* »<sup>40</sup>

Pareilles critiques se firent également entendre après la Deuxième mondiale. « La culture hollandaise grouille de recéleurs » pouvait écrire le poète et peintre Lucebert dans sa défense des *Vijftigers* (« Les Cinquante », groupe de poètes proche de Cobra) tandis que le romancier W.F. Hermans reprenait la même idée : «... dans un petit pays tel que le nôtre, personne n'est preneur des idées nouvelles qui ne viennent pas de l'étranger. Les petits pays ne veulent jamais rien faire, ils ne sont là que pour faire dans la foulée des autres. »<sup>41</sup>

Pour autant, il est rare qu'on tienne cette façon assidue de recenser le patrimoine étranger pour un signe de docilité. C'est que faire ce travail ne va pas sans efforts, des efforts que les grands pays s'épargnent justement. S'ils montrent la voie qu'il faut suivre - tel est le raisonnement des petits pays -, ce qu'ils font n'en est pas moins souvent gâté par une suffisance toute nationale. Une bonne raison pour les petits pays de mettre un point d'honneur à tourner leurs regards vers l'étranger. D'une nécessité ils font une vertu, en croyant avoir trouvé une manière de se placer au-dessus du chauvinisme français, du délire de grandeur allemand et de la froide indifférence anglaise. Le cosmopoli-

---

40 Conrad Busken Huet, « Johannes Van Vloten » (1883) in *Tijgeroegen*, Amsterdam, De Arbeiderspers, 1986, p. 193.

41 W.F. Hermans, *De laatste roker*, Amsterdam, De Bezige Bij, 1991, p. 247. Dans *Mandarijnen op zwavelzuur* (1971, p. 52), l'auteur réitère sa critique : « Impossible de distinguer un développement continu dans notre littérature. La seule continuité, c'est l'imitation séculaire de l'avant-dernière mode étrangère. »

tisme hollandais - cette fierté nationale qu'on tire à ne pas être nationaliste -, vient compenser un manque d'originalité, pour autant qu'il soit question de manque. C'est ce que l'auteur de *L'automne du Moyen Âge*, l'historien Johan Huizinga, soulignait dans un texte resté célèbre où il traite de la singularité de la culture néerlandaise : « *S'il est une chose qui peut donner le droit aux Néerlandais de se placer au-dessus des autres pays, c'est bien le fait qu'il n'est aucun autre peuple qui soit capable d'intégrer de manière égale trois flux culturels différents tout en saisissant, avec une rare exactitude, l'esprit de chacun. Voilà un luxe bien rare que nous pouvons, nous, nous offrir : reprendre l'étranger, et le reconnaître.* »<sup>42</sup>

Ce que Huizinga loue n'est ni l'originalité de la culture néerlandaise ni l'indépendance d'esprit dont font preuve ses représentants, mais leur caractère réceptif, leur perméabilité. C'est en cela que cette culture pourrait se distinguer des autres. Personne ne songera à contester cette perméabilité aux cultures étrangères. Mais c'est aller un peu loin que d'avancer - comme Huizinga le fait - qu'elle repose sur une profonde connaissance et une compréhension sans pareille de l'étranger. S'il est vrai qu'on écrit beaucoup dans les petits pays sur les grandes figures d'autres pays, plus qu'ailleurs en tout cas, il n'en demeure pas moins que ces publications ne trahissent pas très souvent une réelle intimité avec le sujet traité. Certes, plus d'un professeur d'université doit son poste à une thèse sur Hôlderlin ou Habermas, sur le nouveau roman ou le *new criticism* ; mais il est rare que de tels travaux présentent les qualités que Huizinga veut bien leur attribuer. Ils ne sont bien souvent que l'occasion pour leurs auteurs de reprendre et de répéter des choses déjà écrites dans une autre langue, que des exercices de haute vulgarisation où la note originale fait plutôt défaut.

Le fait qu'on regarde plutôt d'un bon œil cette ouverture sur l'étranger - surtout dans les pays qui adoptent cette attitude - complique encore les choses. En général, le savoir

---

42 Johan Huizinga, *Nederland's geestesmerk*, Leiden, Sijthoff, 1946, p. 28.

qu'on en tire s'adresse uniquement à la communauté nationale. Touchant seulement par exception un public étranger, il n'entre pas en considération dans les débats qui impliquent d'autres pays.

## DYNAMIQUE DE LA GRANDEUR

La forte croissance des échanges culturels internationaux au XXe siècle a entraîné la formation d'un système culturel mondial qui, dans chaque pays, trouve des ramifications dans le tissu des relations culturelles au niveau régional et national. Ce système se compose d'un réseau qui ne cesse de s'accroître et dont les mailles tissées à l'échelle planétaire convergent vers un nombre restreint de centres, lieux où sont regroupés la distribution, la critique ou la production dominante d'un secteur culturel donné.

Ce processus de concentration polycentrique implique l'existence de plusieurs centres internationaux pour chaque forme d'expression culturelle, chacune d'entre elles se trouvant scindée en plusieurs domaines correspondant à des publics différents. En plus des centres de la culture populaire, on recense nombre de festivals, d'expositions, de revues et de sociétés de disques plus modestes en même temps que plus spécialisés qui satisfont une petite clientèle de passionnés. Pareillement à ce qui se passe dans l'industrie musicale, on voit opérer dans chaque secteur culturel quelques *majors* et quantité *d'independents*. Les *majors* se concentrent sur le marché mondial où ils vendent les produits les plus populaires, les best-sellers, les divertissements grand public, etc. Les indépendants s'attachent à proposer des produits plus spécialisés et à lancer les dernières nouveautés. S'ils opèrent dans les « niches » du système, ils ne disposent pas moins de connections transnationales ; formant des circuits à l'échelle planétaire, ils ont leurs propres médias, leurs marchés et leurs propres lieux d'exposition et de rencontre. Tous ces centres rivalisent les uns avec les autres, non seulement pour diffuser leurs propres produits dans divers pays mais aussi pour faire transiter les produits venus d'ailleurs. C'est, en partie, dans les gains de transit et les profits de distinction qu'il faut

chercher le principe de ce dernier type d'échange.

Si l'on veut cerner de plus près l'importance des échanges culturels transnationaux pour chaque pays et le sens dans lesquels ils s'effectuent, on retiendra deux dimensions essentielles : le degré de centralité et la taille du système de production culturelle. Les pays dont la production culturelle occupe une position centrale dans les échanges internationaux sont les moins tributaires de la production étrangère et sont ceux qui sont le plus tournés sur eux-mêmes. De même pour les grand pays, qui sont - *ceteris paribus* - moins tournés vers les produits étrangers que les petits pays. Un pays périphérique de grande taille, comme l'Inde, occupe ainsi une position plus autonome dans le système culturel mondial qu'un pays périphérique de petite taille.

Il s'ensuit que l'importance des échanges transnationaux et le sens dans lequel ils s'effectuent varient énormément d'un pays à l'autre. Un grand pays comme les États-Unis, qui occupe à plus d'un titre une position centrale, représente un des extrêmes du système. L'autre est représenté par les pays relativement petits qui occupent une position périphérique dans le système mondial. Ils sont en même temps les plus tributaires des centres internationaux et ceux qui sont le plus portés à se tourner vers l'étranger.